



Le Théâtre

Ça ira (1) Fin de Louis

(1789, vraiment neuf)

On sort de là, de ces quatre heures-fleuves, abasourdis, la tête en feu, à l'envers et pourtant remise d'équerre. C'est que, surprise, on vient de comprendre, de saisir, de ressentir au fond de soi que la Révolution, celle de 1789, n'a rien à voir avec celle d'Epinal qui traînait dans nos têtes emplies de sans-culottes et de clichés, avançant vers son inéluctable dénouement comme si tout avait été écrit d'avance dans un manuel scolaire.

Il a suffi à Joël Pommerat de quatre idées, quatre choix radicaux pour nous faire toucher du doigt plusieurs vérités vraies, non seulement sur cette Révolution d'il y a deux siècles, mais aussi sur celles qui pourraient advenir et, ne lui ressemblant en rien, jailliraient pourtant des mêmes profondeurs... Un, les comédiens ne sont pas en costume d'époque mais portent complets-vestons et tenues d'aujourd'hui, du coup, adieu le folklore. Deux, ils ne se nomment pas Necker, Sieyès, Mirabeau, patronymes si connotés qu'ils véhiculent avec eux toute une mythologie, mais Boudin, Gigart, Carray ou « Pre-

mier ministre », ce qui désencombre – seul le roi Louis garde son vrai nom.

Trois, ils parlent et parlent, c'est torrentiel, et nous rejouent les grandes scènes épiques de l'époque, les états généraux, le discours du roi, les assemblées de quartier, mais leur verbe n'a rien d'empesé, tous ces discours historiques ont été réécrits, remâchés par les comédiens et par Pommerat lors des répétitions, et sonnent comme s'ils étaient frais pondus du jour. Exemple, au lieu de la fameuse adresse : « Citoyens ! », mille fois répétée lors de tout spectacle sur 1789, on entend ici, à satiété : « Mesdames-dames ! », et ce seul détail suffit à chasser la naphthaline. Quatre, l'action se joue non seulement sur scène, où la plupart du temps les comédiens, nombreux, nous font face, mais aussi dans la salle, où dans les rangs du public sont placés des acteurs qui bougent, crient, applaudissent (sans jamais le prendre à parti), et rarement on a vu usage aussi maîtrisé de ces deux espaces, salle et plateau, et des allers-retours de l'action entre les deux.

Tout ça pour quoi ? pour livrer de la Révolution une lecture politique personnelle ? Non, Pommerat veut simplement nous donner à voir que les grandes questions – « Comment s'organiser pour survivre, pour créer du commun, pour se défendre, pour construire une société plus juste ? » – ne trouvent pas leurs réponses dans le ciel des idées, mais dans le concret des choses, l'action, la tension. Exemple : voilà qu'un député déclare que, pour obtenir le plein soutien du peuple à la future Constitution, il faut avant tout dresser « un inventaire de tous les droits que possèdent les hommes à leur naissance ». Mais dehors retentit le bruit des canonnades. Certains députés s'affolent : « Mesdames, messieurs, ce soir, nous serons certainement morts », d'autres hurlent à l'inconscience : « La ville de Paris est plongée dans l'anarchie et la violence, et il y en a qui veulent se lancer dans des discussions métaphysiques ! », d'autres encore affirment qu'en contrepartie il faudrait dresser une liste des devoirs... De ce débat musclé, tendu, sur le fil, sortira la Déclaration des droits

de l'homme, aujourd'hui gravée dans le marbre. Et qui se souvenait qu'elle résultait de ces joutes enflammées, de cette vision tenace, d'une volonté portée par une poignée d'hommes tenant bon parmi les entrechoquements ?

Tout est ainsi : incarné, faisant écho aux dilemmes, aux tensions, et même aux personnages d'aujourd'hui (tiens, ici on croirait entendre Ségolène Royal, et là Nadine Morano !). Et, s'il règne une apparente chienlit, avec mouvements de foule, déclamations, pugilats, en réalité tout est réglé par Pommerat, comme à son habitude, avec le même degré de précision qu'on a pu admirer dans ses précédents spectacles. Découpage des scènes au bistouri, scénographie au cordeau, science des éclairages et du son... On admirera surtout la composition des quatorze comédiens, dont huit sont des fidèles de Pommerat : il y a là une force organique, une cohérence, un élan collectif qui transportent.

Jean-Luc Parquet

● Au Théâtre des Amandiers, à Nanterre.